

7.

Allongée face contre terre dans l'herbe chauffée de soleil,
Je sens le poids du ciel, et les bruits ténus
Des pas d'insectes, et les voix qui grattent, et le passage
Des choses vertes qui poussent dans le secret de la terre.
Les racines du vieil arbre au-dessus de ma tête
S'abreuvent profondément du temps et de l'obscurité ;
 rocs et moisissures
Nourrissent les pommes dures, maintenant à moitié tombées,
Qui reposent autour de moi dans la lumière franche et dorée
Du jour ensoleillé ; et les larves et les vers, eux aussi, dorment
Invisibles à l'intérieur de cette terre ; une foule, un essaim
D'insectes et de bêtes parmi les ombres rampent
À jamais aveugles, sans trêve ; protéiformes...
Et l'amour, dont les branches s'épanouissent dans
 cette lumière,
A des racines aussi sombres, aussi tordues, hors de toute vue.

8.

Souffle et fleuris, ô monde, et ouvre-toi grand
Au ciel et au vent, à la nuit et au midi de l'été.
Absorbe cette lumière et cette chaleur pénétrante
Dans tes racines, tes graines ; endors-toi sous la lune
Quand le soleil s'est obscurci à l'ouest ;
Prends ce qui est offert ; cela ne durera pas ;
Et garde tout, sans réfléchir, dans ton cœur...
L'obscurité aussi bien que le jour, la griffe du faucon
 et le chant de la grive,
Ne laisse rien partir, rien sauf les regrets,
Ta prise leur est hommage, chaque partie
Ne valant pas moins que le tout. Oublie tous les remords ;
Ils sont un bandeau posé sur les cœurs clairvoyants,
Et il y a du temps – ou peut-être pas – pour regretter
Davantage ce que l'on n'a pas fait que ce que l'on a fait.

15.

Dans tout ce qui flambait si fort, ce soir-là sur la colline,
Nous n'étions pas les derniers à chanter et à rire de voir
Les vaches endormies se dresser autour de nous ;
Quelle étoile aux yeux perçants, quel nuage bruni
parcourant
Les vastes pâturages célestes, quelle lune claire
À la lumière indirecte, ont jamais autant brillé
Que les humains qui, main dans la main, fredonnent un air
Et opposent leur chair chaude à la nuit ?
Oh, ne laisse pas le pouvoir et la mortalité de l'amour
Être écrasés sous la multitude des mondes, des étoiles
Et des êtres hypothétiques dans les cieux.
Mais sois fier, mon bien-aimé, d'arborer les cicatrices
Des feux de la chair, et heureux de savoir ceci :
Aucune étoile, aucun soleil ne brûle si ardemment
que le premier baiser d'amour.

16.

Être amoureux ; être informé par le feu ;
Ou formé, à l'extérieur et à l'intérieur ; transformé ;
une forme
Toute informe, sombre, éclairée de désir ;
Toute de glace là où était la chaleur, et pourtant toute
chaude...
Un majestueux brasier qui ne projette aucune ombre ; ou
Un verre sans lumière, reflétant un grand soleil.
Tout et pourtant rien ; une maison vide, dont la porte
Ouvre sur une aube qui vient de naître...
Et la même maison la nuit, avec la neige qui tombe
Et s'amoncelle sur son avant-toit... oh, tout cela, oui ;
À la fois la profondeur du premier oui, et le non final,
À la fois la vérité supposée, et la supposition incertaine ;
Toutes les énigmes simples et égales, sauf la dernière.
Tout cela Maintenant, sans début, sans passé.

23.

Souviens-toi de moi, la prochaine fois que tu respireras ;
Je suis le chant dans le poumon de la cornemuse,
L'arbre de sang dont les branches murmurent la mort,
L'oiseau sous la feuille calme de la langue ;
Je suis le vent qui fait vibrer la glace
Emboitant le bourgeon du printemps ; je suis toute
la lumière ;
La lune qui court, portant l'appareil des nuages,
La terreur muette et douloureuse du plaisir,
Je suis la voix amère de la perte et du deuil.
De la survie engourdie au-delà du désir, du besoin ;
Le tapis tendre et ressuscité de la mousse.
L'enveloppe éclatée de la graine qui gonfle,
Je suis à la fois l'âne et le hibou, le serpent et la colombe ;
Le Nom effrayant par lequel les hommes invoquent
l'amour.

24.

Être avec toi est simple et violent ;
C'est comme être emporté vers l'aval d'une rivière,
Là où les larges eaux dérivent lentement, ondulent
Entre les champs verts, et les herbes entraînées frémissent
Dans la lenteur du courant... puis sont précipitées dans
une gorge
Étroite, entre deux hautes parois, où l'eau devient
D'un blanc sombre et terrible, et le ciel lointain
Est obstrué par les fougères et les rochers... qui sait
Quand le souffle et la pensée seront emportés et noyés ?
Et pourtant, la rivière coule. Même si l'amour lui-même
Grimpe pour s'endormir épuisé sur un sol sec
Dans le silence et l'herbe chaude, le moi
Est lourd et seul sous le soleil ;
Dans l'eau, sans poids, sans volonté, et tout un.